

Paris, le 24 avril 2001

Mon Cher Bernard,

Ça n'est pas la première fois que je t'écris, mais cette lettre-là, certainement, j'aurais dû te l'écrire depuis longtemps. Encore que le temps ait eu à faire son travail, et pas seulement le temps.

Cette lettre aura donc mis trente ans à te parvenir. Ce n'est pas si rare, paraît-il...

De toute façon, t'écrire n'est pas facile, il n'est pas facile d'écrire à l'écriture. (Ceci n'est pas une formule. Peu ont comme toi, pour moi, représenté au point de s'y confondre ce que c'est qu'écrire.)

Tu es là depuis le début, il me semble, ou si près du début que cela revient au même. Nous nous sommes connus quand je travaillais chez Flammarion, en 1971. Tu avais déjà publié chez cet éditeur *La Face de silence*. Mais c'est Jean Frémon qui a arrangé notre rencontre. Il pensait que tu pourrais m'aider alors que je commençais dans ce métier. Il n'avait pas tort : ça continue encore aujourd'hui.

Je me demande ce qu'il serait advenu de mes projets, et de la collection « Textes », chez Flammarion donc, si tu n'avais pas été là pour me conseiller, me guider, parfois assez rudement. Je me demande même si j'aurais jamais pu avoir l'idée de cette collection. Ensuite, nous avons suivi des chemins qui s'éloignaient parfois un peu, mais nous sommes tout de même toujours arrivés à rester proches, y compris dans notre inimitable manière de nous faire souffrir en cultivant comme personne le malentendu. Et, sur la durée, nous n'avons pratiquement pas cessé de travailler ensemble. Je n'ai pratiquement jamais cessé de te publier.

Tu m'as fait confiance. Tu es certainement, de tous ceux que j'ai publiés, le premier à avoir engagé dans cette aventure un peu plus qu'un premier livre, un peu plus qu'un nom commençant. Tu avais, déjà, ton nom et tu avais, déjà, une oeuvre. Tu m'as confié l'un et l'autre. Ainsi m'as-tu donné cette chance d'un mouvement qui dure encore : je suis toujours dans son air, son sillage, dans cet entraînement grâce auquel tant d'autres à ta suite, et à cause de toi, sont venus...

(Je me demande si tu n'es pas la personne au monde que je connais, à la fois la plus sourcilleuse, ombrageuse, et la plus confiante, immédiatement confiante. Ceci explique évidemment cela et la tension ainsi créée, toute d'attention, est un exigeant moteur de l'amitié).

Ensuite, tu as fait entrer chez moi, dans cette maison, l'Histoire et les luttes, sans pour autant jamais cesser d'écrire. C'est-à-dire que, en dehors même des sujets abordés, sans contradictions ni contorsions, quelque chose du monde se dépose dans ta phrase et la rythme - ou bien est-ce le contraire ? Tu rythmes le monde, aussi, c'est sûr. Cette phrase dans sa constante recherche du sens n'en ignore jamais les implications ni l'histoire, ni les détournements, ni la honte. Et le sens y court dans tous ses états, il s'y coule, s'y défait, elle le tient, l'ouvre jusqu'à cette suffocation de l'évidence trouvée et immédiatement remise dans le circuit, relancée. La pensée ni l'écriture ne s'arrêtent jamais.

Surtout, je pense que pour la première fois grâce à toi, très tôt, j'ai pu comprendre ou deviner qu'écrire c'était s'engager tout entier et que le corps, la voix, les gestes témoignaient de cet engagement, ils étaient cet engagement. C'est la preuve par le corps, la preuve par la présence. On ressemble à ce qu'on écrit, sinon ça n'est pas la peine. Cette douceur énigmatique, cette obstination si fluide que soutient secrètement la plus grande violence, une vitesse inouïe de la pensée : tu ressembles à ce que tu écris, ce que tu écris te ressemble, c'est en cela que tu es l'écriture. Il y a là, presque insupportable, un mouvement qui s'intensifie de jour en jour et qui est pour moi celui de la vérité même.

Bernard, je te suis tellement reconnaissant.

Je t'embrasse,

Paul

Cette lettre de Paul Otchakovsky-Laurens a été publiée en 2001 dans le n° 5 de la revue *Fusées*.
© Carte Blanche 2001